L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 5 JUIN 1887.

La donation forcée.

—Non, monsieur le docteur, affirmait le paysan, non, vous ne me ferez jamais donner dans des histoires pareilles. Qu'on endorme quelqu'un, passe encore : j'ai bien vu chez nous les enfants endormir les coqs en leur mettant une paille sur le bec, et les coqs ne sont point beaucoup plus bêtes que nous. Mais quant à faire faire à ce quelqu'un, une fois réveillé, ce qu'il ne veut pas, au moyen de la.... comment dites-vous?...

—De la suggestion.

—.... de la suggestion, je le verrais, que je n'y croirais point.

—Aussi vrai, maître Galuchon que vous êtes le plus riche meunier du pays, je vous prouverai que la suggestion existe.

—Eh bien! essayez donc de me suggérer une chose qui ne me va point!....

Tenez, v'là Catherine, ma fille unique. J'ai refusé de l'accorder en mariage à Vincent Lanitou, le fermier de la Meriaule....

—Oui. Parce qu'on assure qu'il est un train de se ruiner.

—Parce que le beau Vincent ne m'agrée point. Il fait trop d'embarras. Ne s'est-il point avisé de tout changer, de tout réformer dans la ferme!.... Ça lui a joliment profité, ses méthodes nouvelles!

—Vous n'aimez pas plus les innovations dans l'agriculture que dans la science.

—J'aime ce qui est positif.

—Et ça vous a réussi. Vous venez encore d'acheter un domaine.

—Le domaine des Barrettes, une magnifique propriété, je m'en vante, et qui m'a coûté gros. Eh bien! foi de Galuchon, monsieur le docteur, je vous en fais cadeau, si vous me suggérez de laisser Catherine épouser Vincent Lanitou.

—Vrai!.... Alors vous m'autorisez à tenter l'expérience?

—Toutes tout ce qui vous plaira. Mais je vous en avertis, vous y perdrez bien sûr votre temps et votre savoir. Vous qui n'êtes seulement point capable de m'ôter mes préjugés, mes idées, aux yeux, je vous en tiens!.... Les jeunes médecins comme vous qui arrivent de Paris, sont bien malins, à ce qu'on prétend; mais ils ne sont point encore de cette force-là.

Le père Galuchon, aussi entêté dans son ignorance de paysan qu'avare de son bien amassé sou à sou, pensait ne rien risquer en faisant cette promesse au docteur. Il avait tort.

La possibilité de plonger les personnes nerveuses dans le sommeil magnétique n'est point, ainsi que se le figurait Galuchon, une vaine chimère de la science moderne. Les voyageurs prétendent que, depuis l'antiquité la plus reculée, les fakirs de l'Inde s'endorment eux-mêmes en fixant un objet brillant et qu'ils *hypnotisent* leurs adeptes en leur faisant contempler une serviette blanche ornée de signes cabalistiques.

En France, il est vrai, le *magnétisme animal* ne commença à attirer l'attention publique qu'à la fin du siècle dernier, époque à laquelle le fameux Mesmer prétendit guérir les malades par le "fluide céleste" qu'il concentrait dans un baquet plein d'eau. Malgré les erreurs, phénomènes produits par ce charlatan, puis par Puysegur, par l'abbé Faria et par d'autres, sur des patients trop crédules, il a fallu les ingénieuses observations de Braid, à Manchester, les expériences récentes du docteur Azam, à Bordeaux, et enfin les admirables études du docteur Charcot, à la Salpêtrière, pour dégager le sommeil hypnotique du voile mystérieux dont l'avaient enveloppé les empiriques.

Il n'est plus permis aujourd'hui de douter qu'un individu placé par un autre dans l'état du sommeil factice soit entièrement sous la dépendance de l'expérimentateur. Par simple suggestion, celui-ci peut faire naître dans l'esprit du sujet toutes les impressions qu'il veut, et chose bizarre, ces impressions, si on ne les efface pas, subsistent après le réveil.

Un ordre donné au patient pendant le sommeil magnétique reste enclipsé dans sa mémoire à l'état de veille et s'impose causale à lui comme une impulsion plus forte que sa volonté, à laquelle il obéit inconsciemment.

Ces vérités indiscutables, déjà assez répandues dans les villes, n'ont encore eu que peu d'écho dans les campagnes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'obstination avec laquelle maître Galuchon refusait d'ajouter foi aux affirmations du docteur Rabousset. Les ignorants sont essentiellement sceptiques. Ils croient, sans rechigner, au merveilleux, au surnaturel, mais ils refusent d'admettre les phénomènes scientifiques dont ils ne comprennent pas la cause. Ils ne doutent pas qu'il existe des sorciers, mais ils nient la suggestion.

Le docteur Rabousset s'intéressait vivement aux amours de Vincent Lanitou et de Catherine. Ce Vincent avait succédé comme fermier de la Meriaule au propre père du docteur. Actif, intelligent, il avait appliqué—avec trop d'ardeur et de conviction peut-être,—tous les nouveaux procédés de culture. La terre y avait gagné beaucoup, mais lui n'avait pas été jusqu'à rémunérer pécuniairement de ses efforts. Le docteur se sentait pour de sympathie pour la bienveillance du jeune homme qui, comme lui, bien que d'une autre génération, adhérait avec enthousiasme aux théories du progrès.

—Tenez, maître Galuchon, dit-il, regardez-moi droitement dans les yeux.

—C'est-il que vous voulez m'endormir? répliqua le meunier avec un gros rire. Ça tombe bien, j'ai l'habitude de faire mon somme après le repas, vous n'aurez pas grand mal.

En effet, il avait à peine fixé le docteur pendant quelques instants, la main dans la main, que ses yeux commencèrent à se fermer.

Quand il se réveilla, le médecin n'était plus là.

Tout en secouant la torpeur qui engourdissait ses membres, un peu plus fatigués que de coutume, Galuchon chercha à se rappeler ce qui était arrivé depuis les derniers mots échangés par lui avec le docteur.

Il ne lui restait dans l'esprit aucun souvenir.

—Bah! se dit-il, j'ai dormi comme de coutume et, me voyant parti pour le pays des rêves, M. Rabousset sera parti.

Il se remit tranquillement à l'ouvrage, convaincu que l'élève du docteur Charcot avait voulu se moquer de lui avec ses histoires de suggestion. Était-il bête de se donner encore la peine de songer à de pareilles farces!

Quatre heures sonnèrent à l'horloge de l'église. Les tintements lointains de la cloche produisirent sur Galuchon une sorte de commotion électrique. Subitement, il interrompit son travail, comme s'il se remémorait un rendez-vous oublié, et, sous l'empire d'une idée qui paraissait le préoccuper beaucoup, il passa à la hâte ses vêtements du dimanche, puis se dirigea vers le bourg.

Arrivé sur la grande place, il entra sans hésiter dans la maison du notaire.

—Bonjour, maître Plantureau!

—Comment va, père Galuchon?.... Quel bon vent vous amène?.... Venez-vous encore acheter quelque lopin de terre!

—Nenni!.... je viens au contraire, peur....

Ici la voix du paysan sembla se figer dans son gosier. Les paroles ne voulaient pas sortir. Une sorte de répulsion instinctive paralysait la phrase commencée et cependant son auteur tentait visiblement un effort pour achever sa pensée, comme s'il avait obéi à un ordre supérieur, indépendant de sa volonté propre.

—Vous venez pour l'interroger le notaire.

—Pour faire une donation.

—Une donation!.... vous.....s'écria Me Plantureau ébahi.

Il connaissait mieux que personne l'avarice proverbiale du meunier.

—Oui, moi!.... Qu'est-ce que vous voyez d'étonnant à ça!.... est-ce que la chose n'est pas toute naturelle, puisqu'il doit être mon gendre!

—Qui?.... Qui donc?

—Eh ben! Vincent Lanitou, parbleu!

—Ah!.... fit le notaire, de plus en plus abasourdi.

Galuchon, très étonné de l'étonnement de Me Plantureau, expliqua nettement qu'il entendait donner à Vincent son nouveau domaine des Barrettes. L'officier ministériel, qui ne demandait, au fond, qu'à rédiger des actes, s'empressa, sans plus amples réflexions, d'enregistrer les volontés du donateur.

En sortant de chez le notaire, Galuchon se rendit à la mairie. Là, on apprit, avec non moins de stupéfaction, qu'il désirait faire publier les bans du mariage de sa fille avec Vincent.

La rumeur publique porta rapidement la nouvelle au jeune fermier. Il s'en pressa d'aller remercier son futur beau-père. Celui-ci le reçut d'une façon singulière; comme si les remerciements se trompaient d'adresse.

—Quoi!.... dit-il d'un ton bourru, puisqu'il le fallait, c'était mieux d'en finir tout de suite.

Sur le chapitre de la donation, le bonhomme montra encore plus rogue. Il déclara qu'on ne lui devait aucune reconnaissance, son gendre ne pouvait pas rester gueux.

Le mariage se célébra aussitôt après l'expiration des délais nécessaires.

A la fin de la cérémonie, parmi les personnes qui le félicitaient, le maître aperçut le docteur Raboisset, accouru de la ville tout exprès.

—Eh bien! fit le médecin, êtes-vous persuadé maintenant, maître Galuchon?

—Persuadé de quoi?

—De la suggestion.

—Quelle suggestion?

Le docteur fixa le paysan quelques instants, comme pour lui exprimer une volonté nouvelle, annulant une précédente influence. Sous ce regard impérieux, le meunier tressaillit; il eut le frisson d'un homme qui se réveille après un mauvais rêve, passa la main sur son front, et bientôt il s'écria:

—Arrêtez!

Mais déjà les mariés s'étaient élancés à la suite des violons.

—Comment! reprit Galuchon consterné, c'est vous, malheureux, qui m'avez fait faire ça?

—Avec votre autorisation! Ne m'avez-vous pas dit que vous me permettiez de disposer de votre domaine des Barrettes, si je vous suggérais de laisser Catherine épouser Lanitou?

—Vous m'avez subtilisé mon consentement. Je vais faire casser le mariage.

—Oh! en ne le cassera pas pour cela, maître Galuchon, car les deux époux sont consolidants et se dédiront point. Voulez-vous reprendre à votre gendre le cadeau que vous lui avez fait si généreusement?

Le paysan poussa un gros soupir.

—Bah! dit-il, vous avez bien agi tout de même; Vincent est un brave garçon et, avec mon aide, il se relèvera.

—Tope là!.... mais à une condition, c'est que vous lui suggérerez de la rendre heureuse....

—Et de gagner beaucoup d'argent, ajouta malicieusement le jeune médecin.

Et maintenant, ami lecteur, que l'histoire est finie, je vous prévients que vous n'êtes pas forcé d'y croire. Le docteur Raboisset, qui me l'a racontée lui-même, est un garçon de mérite; peut-être son récit est-il véridique, peut-être, aussi, est-il exagéré pour les besoins de la cause qu'il défend. Je vous le donne pour ce qu'il est. Christophe Colomb a eu beaucoup de peine à faire croire au Nouveau-Monde. Galilée a été en prison pour avoir affirmé que la terre tournait; dans notre siècle de liberté, les médecins qui prêchent la suggestion ne seront point inquiétés, mais il s'écoulera longtemps avant qu'ils aient convaincu tout le monde de la vérité de pareilles expériences.

EUGÈNE HUBERT.

(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

Définitions diplomatiques :

Ministre plénipotentiaire. — Ministre accrédité.

Ministre au pouvoir.—Ministre discrédité.

On cause du service des remontes devant une demoiselle qui se pique de posséder une solide instruction d'écuyère.

Un ignorant prend la parole :

—Je sais bien d'où viennent les chevaux anglais, les chevaux bretons, les chevaux d'Andalusie, les chevaux percherons, les chevaux normands; mais d'où peuvent venir les chevaux hongres?

Notre demoiselle, avec un haussement d'épaules :

—Parbleu! ils viennent de la Hongrie!

Le triple comble de l'intervention ministérielle :

Prendre la défense des carafes frappées, des crêtons fouettées et des chétifs bitts buttus.

Botanique :

—Quelle est la plante la plus sensible?

—La plante des pieds!

Cérémonie de mariage :

—La femme, fait le maire solennellement, doit suivre son mari partout....

—Pardon, monsieur, une réclamation: mon mari est aéronaute....

Souvenir du regretté Hyacinthe, le célèbre comique français.

Un jour dans une rue, le désopilant artiste lisait une affiche. Un monsieur très pressé vint passer entre Hyacinthe et le mur. L'artiste l'arrête brusquement : de la main droite il détourne son nez et, s'inclinant avec courtoisie : "Passez maintenant, monsieur."

Au café, il est question des récents sinistres maritimes. Calino, qui a prêté une oreille attentive à la discussion, s'écrie tout à coup :

—Il y aurait pourtant un moyen bien simple d'éviter ces abordages!

—Lequel, cher ami?

—Ce serait d'édicter une loi internationale qui forcerait les navires à marcher à reculons!

Mademoiselle Déroulède.

Il y avait tant de monde au dernier vendredi de Mme Charpentier, la femme du éditeur, que je mis plus d'un quart d'heure à me glisser, à travers la foule des habits noirs et des corsages de soie, jusqu'à l'entrée du grand salon. Arrivé là, il me fut impossible de faire un pas de plus; je me trouvais bloqué à droite, à gauche, par devant et par derrière "comme une simple sardine dans sa boîte de fer-blanc" eût dit maître Zola, l'un des grands amis de la maison. Une lourde portière de Caramanie, relevée par une embrasse en bourre de soie, contre laquelle j'étais adossé, me séparait seule d'une sorte de petit boudoir ménagé au bout de la galerie d'entrée, et où sortait un véritable gazouillement d'oiseaux en cage.

Après des prodiges d'adresse et de souplesse, je réussis à faire un demi-tour sur moi-même, de façon à jeter un coup d'œil de l'autre côté de la portière; j'aperçus alors toute une nichée de jeunes et jolies personnes au blanc et au rose, qui s'étaient réfugiées dans ce coin retiré, pour causer tranquillement de leurs petites affaires. Debout derrière elles, cinq ou six jeunes gens, le claque sous le bras, penchaient leur plastron, étoilé au milieu d'un énorme et unique bouton doré, sur les épaules soyeuses des jeunes filles et leur disaient à l'oreille des choses probablement très spirituelles, car on entendait par moments de joyeuses fusées de rire, bien vite réprimées par des *chut* indignés des personnes sérieuses tout entières absorbées par la musique savante que l'on faisait dans le grand salon.

Placé comme j'étais, je ne voyais pas grand'chose, mais, en revanche, je n'aurais pas voulu entendre ce qui se disait derrière moi, que cela m'eût été difficile, car on ne se gênait guère, en dépit de tout, pour parler très haut et très clair.

Pour l'instant, il était question d'une petite amie qui venait de se marier, et dont le mari allait probablement partir, si les bruits de guerre prochaine se confirmaient. C'était la jeune femme, du reste, qu'on semblait plaindre le plus.

—Cette pauvre Jeanne, disait-on. Comme c'est amusant de jouer les veuves quelques jours à peine après la noce!

—Oh! moi, dit une petite voix délurée, je sais bien ce que je ferais à leur place. En sortant de l'église, je prendrais bien juste le temps de changer ma robe de faille blanche contre un costume de lainage mousse, et en route pour Constantinople ou pour l'Ecosse! Il arriverait ensuite ce qui voudra. On n'ira toujours pas nous chercher là-bas.

—Il n'y a pas besoin d'aller si loin dit à son tour un des jolis jeunes gens si correctement plastronnés. Avec un peu d'entregent, il y a toujours moyen de s'arranger. Mon père est très lié avec le général Martin Saint-Ange, et je ne suis fait attacher à l'état-major de la place, comme lieutenant à sa suite; comme cela, je suis bien tranquille.

—J'ai mon affaire aussi, dit un autre. J'ai bonheur, je parle l'allemand aussi nettement que le français, et je n'ai pas eu de peine à me faire mettre dans les interprètes. L'uniforme est très chic, du reste.

—Moi, je me suis fourré dans les bureaux de l'intendance, ajouta un troisième jeune homme.

—Et moi dans les ambulances! dit un quatrième. On fait ce qu'on peut.

Et tout le monde de rire! Quant à moi, je l'avoue, derrière mon rideau, ma sympathie naturelle pour cette belle jeunesse avait reçu une forte douche.

A ce moment, j'entendis une voix d'un joli timbre, quoique un peu tremblante, qui disait :

—Puisque vous voulez mon avis, quant à moi, si j'étais mariée et si mon mari était appelé par la guerre, je ne ferais rien pour le retenir; et même, s'il cherchait à se cacher dans un emploi quelconque pour ne pas partir, il me semble que je l'aimerais moins ou que je ne l'aimerais plus du tout.

—Oh! c'est l'orgueil!

—Mon père n'a rien fait d'extraordinaire en 1870. Il a fait son devoir, comme bien d'autres, voilà tout. D'ailleurs il n'est pas question de mon père. Quant à nous autres, puisque nous ne pouvons pas nous battre nous-mêmes, nous ne devons pas empêcher nos frères ou nos maris de le faire. Est-ce que notre seul moyen de montrer que nous avons du courage et que nous aimons notre pays n'est pas de nous exposer, sans faiblir, au danger de perdre tout ce qui nous est cher?

—Voyez vous la petite chauvine!

—Mademoiselle Déroulède, va!

Et les rires de recommencer. Seulement, il me parut cette fois qu'ils ne sonnaient pas très clair. La petite sortie patriotique de la jeune fille qu'on avait appelée Georgette avait évidemment jeté un froid dans la joyeuse compagnie. J'aperçus du coin de l'œil les beaux bras qui se déliaient discrètement l'un après l'autre sans rien dire, et, bientôt après, le silence complet qui s'établit derrière moi m'apprit que, de leur côté, les jeunes hommes avaient disparu, prises sans doute brusquement d'une belle ardeur pour le *Jour de Marotte*, que Ducasse et Moriot débutaient, du reste, d'une façon charmante.

—Qu'est-ce que c'est donc qu'une gentille personne, qu'on appelle Georgette? demandai-je d'un air détaché au maître de la maison, qui passait à ma portée.

—Georgette! me répondit Charpentier, c'est la fille de M.... Ravissante, n'est-ce pas?

—Tout à fait ravissante!

Je ne connaissais pas du tout Mlle M., mais je connaissais fort bien son père, un très galant homme, veuf depuis quelques années, qui s'occupait de littérature, au dehors de je ne sais quelle autre profession infiniment plus rémunératrice, son dernier ouvrage, *Bianca Maccinigo*, avait même été un succès de librairie et lui avait valu une notoriété littéraire très honorable. Je savais aussi, pour l'avoir entendu raconter, qu'en 1870 il s'était fait incorporer dans un régiment de marche de la garde nationale, bien qu'il fût déjà marié et père de famille à cette époque, et qu'à l'affaire de la gare aux Bœufs, je crois, ou à Montretout, il avait reçu une balle prussienne dans le bras. J'avais un peu oublié toute cette histoire d'autant que M. n'en parlait jamais et qu'il ne portait même pas le petit bout de ruban vert et jaune qu'on lui avait donné à la suite de sa blessure.

Je le cherchai des yeux dans la foule, l'ayant aperçu que causait dans la bibliothèque avec un ami commun, je profitai d'une éclaircie pour le rejoindre. Je ne lui dis rien de la petite scène dont j'avais été le témoin involontaire et me contentai de lui serrer la main avec une chaleur qui parut un peu le surprendre. Quelques minutes après, une jeune fille, en mousseline rose, petite et frêle, mais gracieuse au possible, passait devant nous au bras d'un jeune homme qui l'emmenait au buffet. Au sourire qu'elle adressa, en passant, à M., je devinai que ce devait être sa fille.

—Mademoiselle M.! lui dis-je. Mes compliments, cher ami. Elle est tout à fait charmante.

—Oui, me répondit simplement M., c'est une gentille petite fille.

—Je ne pensai plus guère à tout ceci, lorsque l'autre soir, à la première représentation de *Claudie*, M. vint s'asseoir à l'orchestre dans le fauteuil voisin du mien.

Nous nous serrâmes la main, en échangeant quelques mots d'amitié; puis, comme le rideau se faisait un peu attendre, M. me dit :

—Ah! une question, s'il vous plaît! Est-ce que vous connaîtrez le jeune Albert de G.?

—Le fils de l'agent de change? De nom seulement.

—Voici pourquoi je vous demande cela. J'ai reçu sa visite aujourd'hui, à mon bureau. Il est entré brusquement, l'air tout bouleversé, et m'a débité d'un seul trait, sans reprendre haleine, le petit compliment suivant : "Monsieur, je suis le fils de M. de G., que vous connaissez; j'ai vingt-neuf ans, je suis licencié en droit et auditeur au conseil d'Etat. J'ai, du côté de ma mère, deux cent cinquante mille francs de dot, et mon père m'en donnera autant le jour où je me marierai. J'aime mademoiselle votre fille, et je vous supplie de me donner sa main." Puis, sans attendre ma réponse, mon jeune fou saute sur son chapeau et gagne la porte en me criant : "Vous direz à Mlle Georgette que j'ai donné ma démission de lieutenant attaché à l'état-major de la place, et que je suis actuellement canonnier de deuxième classe à la dixième batterie du cinquième d'artillerie territoriale, à Pont-à-Mousson."

—Comprenez-vous un mot de tout cela? continua M. en me regardant.

Je comprenais parfaitement, et, après avoir raconté à mon voisin la conversation que j'avais entendue chez Charpentier, j'ajoutai :

—La petite leçon que votre fille lui a si joliment donnée l'autre soir, aura fait rentrer ce jeune homme en lui-même et, du même coup, elle l'aura sans doute éclairé sur ses propres sentiments à l'égard de Mlle Georgette.

—Tiens, tiens, mais c'est tout un roman.

—En tout cas, ce garçon-là a plus de cœur qu'il ne le croyait lui-même. Et savez-vous ce qu'on pense Mlle M.?

—Pas du tout. Comme j'allais à l'Odéon, ce soir, ma fille s'est arrangée pour aller dîner chez une de ses tantes, de sorte que je ne l'ai pas encore vue depuis la visite d'Albert de G.

—Et comment est-il, de sa personne, ce jeune prétendant?

—Il est, ma foi, très bien, autant que j'en puis juger. Comme fortune, c'est beaucoup plus que nous ne pouvons espérer. Il a une occupation sérieuse et de l'avenir. Enfin, ce qui s'est passé montre bien, comme vous dites, que c'est un honnête garçon.

—De sorte que vous direz oui?

—Si ma fille ne dit pas non, c'est bien possible.

Et, comme le rideau se levait enfin sur le premier acte de *Claudie*, je me penchai vers mon voisin et lui dis à l'oreille :

—C'est égal, quelqu'un qui serait bien étonné d'apprendre que les manœuvres de l'agny-sur-Moselle ont eu pour résultat d'amener un gentil mariage de plus, ce serait M. de Bismarck.

ADOLPHE BABIN,

(Dans le *Petit Journal* de Paris.)

L'HISTOIRE D'UN FAMEUX CHEVAL.—Une nouvelle d'Eugène Sue, l'histoire curieuse du fameux cheval Arabian Godolphin, méritait d'être rappelée. Le chroniqueur Dancourt, de la *Gazette de France*, s'est chargé de ce soin :

Un quaker passait sur un pont, par un temps de neige et de verglas; il aperçut un rassemblement, s'approcha, et vit un malheureux cheval attelé à un fardeau très lourd et qui s'était abattu. Le charretier, ivre de colère, venait de briser sur lui son fouet, à force de le frapper. Le quaker, ce personnage si comique, s'avança :

—Veux tu me vendre ton cheval, l'ami? dit-il.

—Hein! fit le charretier, croyant qu'on voulait le railler.

—Je t'offre quinze louis de ton cheval. Veux tu me le vendre?

Le charretier est abasourdi; mais il accepte le marché. Il ajoute :

—Qu'est-ce que vous allez faire du cheval sans la charrette?

—Tu vas décharger la voiture, dételer ce pauvre animal, l'aider à se relever, puis la conduire à son écurie ou je l'accompagnerai.

Quand tout eut été fait comme l'ordonnait le quaker, le charretier reprit :

—Ah ça, maintenant, vous me direz pourquoi vous n'avez acheté si cher une rosse pareille!

—Mon ami, répliqua le quaker, c'est pour l'arracher à ta méchanceté que je t'ai acheté cette pauvre créature de Dieu.

Ce cheval à moitié assommé se trouvait de pure race arabe, envoyé aux écuries royales en présent par un chekh africain, on l'avait vendu bêtement et personne n'avait deviné son mérite. Il fut souche d'étalons fameux et couvrit de gloire le sportsman qui l'acheta plus tard et dont il prit le nom : lord Godolphin.

Une ivrogne se contemple dans une glace. Et tout en se contemplant, il parle tout seul :

—Dame! mon vieux, tu as tant amassé gagné de bouteilles, que c'est pas étonnant que tu aies les yeux caves.

M. Prudhomme rencontre un camarade, veuf de la veille.

—Je vous offre mes compliments. Vous étiez marié depuis?

—Depuis trente ans!

—Ah! oui. C'est dur de perdre sa femme au moment où on doit commencer à s'y habituer!

La tante Isaure a quatre-vingt-six ans.

—Voyez-vous, disait-elle, hier, j'ai une peur horrible d'être livrée à la crémation.

—Mais, madame, vous êtes fort riche, vous pourrez spécifier le mode d'inhumation qu'il vous plaira.

—Non; mes neveux me disent tous : "Ma chère tante, dans quelques années on crémera tout le monde : si vous voulez être enterrée à la vieille manière, il faut vous dépêcher de mourir bientôt."

Un musée d'animaux empaillés dans une foire de banlieue.

Au-dessous d'un rat d'égout énorme, on lit :

"Ceci est la fameuse souris
Dont autrefois la montagne accoucha."

Au thrinaxodon correctionnel.

Le prévenu, après avoir docilement écouté le discours paternel du président :

—Oui, mon juge, je suis un vagabond, un voleur. Mais, dès gens comme moi, il en faut!

—Vous croyez ça?

—Si nous nous mettions en grève, de quoi que vous vivriez, vous autres juges?

Quatre cents ouvriers d'une fabrique de cotons, à Gand, se sont récemment mis en grève.

—Tiens! s'est écrié Galurin en apprenant la nouvelle, c'est très drôle. Je connaissais bien les gants de coton, mais je n'avais jamais entendu parler des cotons de Gand!

Pensées et maximes.

On nous reproche de changer trop souvent de ministres; cela tient peut-être à ce qu'on ne change jamais de ministère.

HENRY MARET.

Le régime parlementaire est une simple partie de baccarat entre gens qui sont assis à la même table. Quand celui qui tient les cartes a perdu le coup, il les passe à son voisin, qui les passe à un autre, jusqu'à ce qu'après une tournée plus ou moins longue et plus ou moins accidentée, elles reviennent au premier joueur. Cette partie de cartes ne diffère des autres que parce qu'il est sans exemple que personne n'y soit décidé à "faire Charlemagne."

HENRI ROCHEFORT.

Il faut qu'un peuple soit un honnête homme.

JULES SIMON.

Pour les révolutionnaires, la patrie est un emploi, la liberté une rente.

GARCIA MORENO.

La vie est un long regret de la veille.

MÉRY.

Tu cesses pour le moment d'avoir de l'attention sur toi-même, et tu te flattes que tu la reprendras quand il te plaira. Tu te trompes. Une légère faute négligée aujourd'hui te précipitera demain dans une plus grande, et cette négligence répétée formera une habitude que tu ne pourras plus corriger.

EPICTÈTE.

Les libertés brusquement improvisées sont toujours violemment emportées.

EMILE DE GIRARDIN.

Il y a des gens qui commencent à vivre lorsqu'il faut cesser de vivre, ou plutôt qui ont cessé de vivre avant de commencer.

BOSSUET.

L'homme qui ne pense qu'à augmenter sans cesse son avoir, croit les désirs avec la fortune, et demeure d'autant plus vide qu'il s'emplit davantage.

SAINT THOMAS D'AQUIN.

Lorsqu'on désire, on se rend à discrétion à celui de qui l'on espère. Est-on sûr d'avoir, on temporise, on parlemente, on capitule.

LA BRUYÈRE.

Ne regardez ni comme une perte ce que vous donnez, ni comme un gain ce qu'on vous donne. On ne perd pas, on ne gagne pas toujours en donnant ou en recevant : l'un et l'autre ne sont avantageux que selon les circonstances, et qu'autant que l'on agit par un principe de vertu.

ISOCRATE.

Le jacobinisme prétend accélérer le mouvement et le fait régir.

PROUDHON.

Les polichinelles de l'enfance sont aussi sérieux que les ambitieux de l'âge mûr.

ALPHONSE KARR.

L'amour est comme la fièvre; il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part.

H. BEYLE.

C'est à la libéralité de l'âme qu'il faut regarder, et non à celle des mains.

J.-J. ROUSSEAU.

Nul ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il peut.

BONNET.

L'âme d'une armée est dans le général.

LAMARTINE.

Gouverner, c'est se dévouer.

LOUIS BLANC.

Les vérités sont des fruits qui ne doivent être cueillis que bien mûrs.

VOLTAIRE.

Il y a dans la femme une gaieté légère qui dissipe la tristesse de l'homme.

SAINTE-BEUVE.

La nature a tout fait le mieux qu'il était possible; mais nous voulons faire mieux encore et nous gâtons tout.

J.-J. ROUSSEAU.

La curiosité est le désintérêt de l'intelligence, l'abdication de l'âme, la démission de la volonté. Elle suppose chez ceux qui subissent son joug, l'ennui de penser, d'imaginer, d'agir, je ne sais quel vide que l'on remplit à l'aide de bric à brac et de chinoiseries.

ARMAND DE PONTMARTIN.

La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, ou ils sont vifs, appliqués, exacts, smoureux des règles et de la symétrie, ou ils ne se pardonnent nulle faute; leurs jeux sont alors ce qu'ils commencent eux mêmes, des travaux forcés, seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

LA BRUYÈRE.

UNE ANECDOTE D'AURÉLIEN SCHOLL.—Une anecdote charmante, qu'Aurélien Scholl tire de sa boîte aux souvenirs :

Paul Duplessis, un romancier qui marchait de pair avec les producteurs les plus recherchés de l'époque, quittait souvent le divan Lepelletier et venait rendre hommage à la bière blonde de la rue des Martyrs. Il avait toujours un grand roman en cours de publication dans la *Patrie*.

Pour, Vernet, qui semblait l'attendre avec impatience, l'aborde dès son arrivée.

—Un renseignement, lui dit-il. Mon oncle sort ton roman avec une attention fébrile. Tu as laissé hier la comtesse dans une situation des plus critiques : elle est tombée dans un guet-apens, entourée de ceux qui ont intérêt à la faire disparaître. Est-ce qu'elle meurt?

—Oui, répondit Duplessis.

Vernet donna un coup de poing sur la table en soupirant :

—Pas de chance!

—Qu'est-ce que cela peut te faire? demanda Duplessis.

—Mon oncle m'a parié qu'elle mourrait, et moi, pensant que tu aurais encore besoin de la comtesse dans la suite du feuilleton, j'ai parié qu'elle ne mourrait pas.

—Un gros pari?

—Deux cents francs.

—Diable! fit Duplessis.

Et tirant sa montre :

—Neuf heures, j'ai encore le temps d'aller à l'imprimerie, je prends un fiacre et je vais sauver la comtesse.

—Vrai! s'écria Vernet attendri.

Duplessis lui serra la main et dit avec solennité :

—Je te promets sa vie.

Echos de Marseille :

—En province, raconte l'acteur Tartambout, nous jouons le dimanche jusqu'à douze actes!

—A Marseille, mon bon, reprend Dugarraud, nous ne donnons qu'une seule pièce, mais elle était si longue, que nous étions obligés de jouer deux actes à la fois!

Deux navigateurs tartarinesques se rencontrent sur la Cannebière!

—Je viens de faire le tour du monde!

—Tè! Moi aussi.

—C'est prodigieux que je ne vous aie pas rencontré!

Je veux que vous accordiez

W. G. TEBAULT,
NOS. 37, 39 & 41 RUE ROYALE.
Le Magasin de Meubles le meilleur marché du Sud.
26 juin—tous les Dim—1 an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.,
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravés aux prix les plus réduits
tous genres faits sur commande

Randall's Carriage Repository,
162 GRAVIER ST., NEW ORLEANS.
Carriages | Buggies | Harness
Bicycles | Tricycles | Velocipedes
RANDALL'S BABY CARRIAGES.
ONLY THE BEST. AT LOWEST PRICES

ELKIN & CO.,
100.....Rue du Canal.....100
Nouvelle Importation de
NATTES DE CHINE
sans joint et de qualité extra.
Toiles cirées, Linoleums et Cordiaux
RIDEAUX
Des dernières nouveautés des centres européens
et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne,
TAPIS
Moquettes, Velours, Bruxelles et Ingrains, Rouges, Satins, Tapisserie, etc., à prix réduits.
3 avril—1 an

DATE DE FONDATION 1805
COMPAGNIE D'ASSURANCES DE LA NLLE-ORLEANS.
(New Orleans Insurance Company of New Orleans
Etablie en 1805.
BUREAUX : 3 rue Carondelet, entre Canal et Commune.
CAPITAL - - - $500,000
J. TUYES, Président.
A. SCHREIBER, Vice Président.
JOSEPH A. HINCKS, Secrétaire.
Assure contre les risques de feu, de mer et de rivières, aux taux les plus réduits.
DIRECTEURS :
CHAS. T. DUCAZON, EDWD. J. BOBET.
PIERRE FOUTA, H. GALLY.
D. FATIO, A. SCHREIBER.
CHAS. E. SCHMIDT, THEO. BRIERRE.
JULES TUYES, W. C. C. CLAIBORNE
GUS. PIFOT, JR.,
J. W. HINCKS.
24 fév—1an

G. Léaumont.
Pharmacie homéopathique,
—Au coin des rues—
DAUPHINE ET DUMAINE.
Téléphone No 466. Nlle-Orléans.
5 août—1an

CONSULAT DE FRANCE
—A—
LA NOUVELLE-ORLÉANS.
BUREAUX 135 RUE GRAVIER.
Ouverts de 10 h du matin à 3 h P. M.
Des renseignements sont demandés sur les personnes dont les noms suivent. En cas de décès ou d'absence, les parents sont priés d'en donner avis au Consulat.
1er Juin 1887.
Liste de publication.
Abadie ... Gaston Nicolas
Aime ... Hippolyte Mme
Blanc Jean Baptiste ... Henrion Jean Baptiste
Bouyeres Jean ... Jubin Pierre
Bach Jean François ... Lafargue Perrin
Bouyeres Jean ... Lemaire Gustave
Bellon Pierre ... Lonjard armineur
Chaudoye Pierre ... Lubin Jean
Claette Louis ... Lombers Paul
Chabert Emile Nap. ... Martinez Juan
Aine ... Matharan François Rosalie
Capierville Lahargne ... Mouton
Courtade François ... Malgin Clair Fd
Dufaux Marcel Louis ... Malgin L. Aug.
Delbertrand ... Mas Jean Pierre (3)
Dauhon Jean Baptiste ... Mendelsohn Frostel
Dubois Ernest Mme ... Mme Mélie Mme Mlle Mlle Zélie Mme Mlle et Mme Dutilh
Dreyson Fr. de Brem ... Morel Jules César Al
Dupuy Jean Baptiste Nicolas Hte ... Fred
Fr. Succession impr ... Nicolas Aimoux
Fauble ... Fee Mme Marie
Dumas Ernest ... Schlegel Jacques
Durel Louis ... Sotto Amédée Adolphe
Falleau Alexandre ... Tourabier Marie Anne
Gaudier Paul ... Jeniquets
Garde Sylvain ... Vergnolle Michel et Mme
Garligued Edouard ... Vergnolle née Garlepied
Hinrichs Hermann
Gordon Louis et Philippe
LETTRES.
Dumesnil Louis Mme ... Jacquet Désiré
Delomanieux Mme ... Fleury Pierre
Fourcade Antoine ... Renault Alexandre
Bongington Fort
N. B.—Afin d'éviter des retards dans la transmission des documents, j'invite les personnes qui ont à soumettre à mon visa des actes faits en Louisiane, en dehors de la ville de la Nouvelle-Orléans, à les faire légaliser préalablement par le Gouverneur de l'Etat de la Louisiane.
1er octobre 1886.
Le Gérant,
P. DEPIERRE.

Travaux en fleurs en tous genres, aux plus bas prix.
C. W. EICHLING,
FLEURISTE.
229 ... RUE DECATUR ... 229
21 avril—1 an Près le Marché Français.

INSTITUTION CURTO.
Pensionnat et External.
Coin St Philippe et Prieur.
L'enseignement de Françoise et d'Anglais comprend toutes les branches d'enseignement et est confié à des professeurs expérimentés.
Une classe de solfège et de chant, sous la direction du maestro Curto, et une classe de travaux d'aiguille et travaux d'agrément tels que sacs en laine, en papier, en cire sont offerts à élèves sans prix extra.
Le cours d'Espagnol est dirigé par le Maestro Curto.

ASSURANCES.

Compagnie d'Assurances Mutuelles des Marchands de la Nlle-Orléans.